

Michaël Jérémiasz

DE LA RÉVOLUTION À L'OUBLI

Préface d'Artus



APRÈS LA FLAMME,
LA PROMESSE TRAHIE

A L I S I O

« Ce n'est pas un acte d'héroïsme de traverser ce que je traverse. C'est un combat quotidien, avec moi-même, un combat douloureux, effrayant, qui parfois me dépasse. »

Depuis vingt-cinq ans, l'ancien champion de tennis fauteuil Michaël Jérémiasz se bat pour que le handicap sorte de l'ombre et de la bienveillance stérile dans laquelle on le confine. Il a porté la flamme. Il a pesé sur les décisions. Il a souri sur les photos. Et il a regardé les stades se remplir de spectateurs, enfin conquis par le parasport.

Mais au lendemain de l'euphorie collective, les promesses sont remises, les budgets coupés, les priorités révisées. Et les taxis continuent de le laisser sur le trottoir. La France a vibré. Mais elle a préféré l'émotion à la transformation.

Ce livre n'est pas un bilan. C'est une mise en responsabilité - adressée aux décideurs, aux citoyens, à nous tous qui nous pensons inclusifs sans agir vraiment pour inclure. Un droit d'inventaire sans fard, écrit par un homme qui a tout donné pour que les douze millions de personnes handicapées en France cessent, enfin, d'être les oubliées de la République.

Michaël Jérémiasz est champion paralympique de tennis fauteuil, entrepreneur social et militant pour les droits des personnes handicapées. Depuis vingt-cinq ans, il interroge notre manière de regarder la différence, le sport et la place accordée aux plus invisibilisés dans la société française.

ISBN : 978-2-37935-672-8



9 782379 356728

21,90 €

Prix TTC France



Rayon : Témoignages

**DE LA
RÉVOLUTION
À L'OUBLI**

Conseiller éditorial : Emmanuel Roche
Suivi éditorial : Margot Tocanne
Préparation de copie : Anne-Lise Martin
Relecture-correction : Le champ rond
Maquette : Jennifer Simboiselle
Design de couverture : Elisabeth Hebert
Photo de couverture : © Didier Échelard

© 2026 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-672-8

MICHAËL JÉRÉMIASZ

**Avec la participation
de Florence Alix-Gravellier**

DE LA RÉVOLUTION À L'OUBLI

**Après la flamme,
la promesse trahie**

Préface d'Artus

A L I S I O

*À tous les oubliés, les entravés...
Et pour vous tous qui avez l'opportunité
de changer nos vies.*

Pour Mylolino & Oscarito.

Préface

Je m'appelle Artus. Je suis né valide en 1987. Il s'appelle Michaël Jérémiasz. Il est né valide en 1981.

Jusqu'à nos 18 ans, je pense que nos vies se ressemblent. On joue, on court, on crie, on aime, on déteste, on attend avec impatience la sortie du nouveau GTA. On vibre devant les buts de Zidane et le coup de grâce d'Emmanuel Petit. On achète des paires de lunettes spéciales pour admirer l'éclipse. Et pendant au moins un an, on fait des calculs dans nos têtes pour savoir combien de francs fait un euro.

Mais à 18 ans, l'âge où tu veux te lever et manger le monde, la vie assoit Michaël.

En 2000, il va rencontrer le handicap, de manière violente et brutale.

Une chute de ski. Des néons blancs et froids d'hôpital. Un réveil. Un fauteuil. Un verdict. Paraplégique.

En 2000, moi je vais juste croiser le handicap, de manière douce et ferroviaire.

Parce que je tombe sur Victor. Il a 12 ans comme moi. Il est porteur d'un trouble autistique. Il parle majoritairement de trains. Il les connaît tous. Il peut reconnaître les locomotives juste au son. Je l'aime bien Victor, je l'invite à mon anniversaire. Le téléphone sonne et c'est sa mère qui demande pourquoi je l'invite. Je réponds que c'est parce que c'est mon copain, elle me demande si c'est pour qu'on se moque de lui. Je ne comprendrai la question que plus tard : quand, à la fête, Victor est mis à l'écart et que je suis le seul à lui parler.

2021. Je suis humoriste. Ça se passe bien. Je commence à faire de belles salles. Je fais mon troisième festival de Montreux. Ce soir-là je décide de jouer un sketch qui me terrorise. Sur les Jeux paralympiques. Je sais le sujet tabou et j'ai peur du *bad buzz*, de la fin de carrière. Le sketch sort sur YouTube. Je tremble. Puis je reçois des messages de gens touchés par le sujet, qui me disent merci. Parmi ces messages, un certain Michaël Jérémiasz. Quatre fois médaillé paralympique, en tennis-fauteuil. Je suis fier de voir que des athlètes me valident. C'est quand même un comble.

Pendant trois ans, avec Michaël, on échange, on se croise, on discute. On partage cette envie de banaliser le regard, de ne plus jamais mettre personne à l'écart de la fête. Puis arrive la grande année. Notre grande année.

Été 2024. Je sors *Un p'tit truc en plus* au cinéma. Un film avec onze acteurs en situation de handicap mental. Lui est chef de mission de l'équipe de France paralympique pour les Jeux de Paris. Les Jeux sont diffusés à des heures de grande écoute. C'est un succès. On en parle ensemble : entre le film et les JOP, les choses changent. Les mentalités bougent. La prise de conscience tant attendue est là. On y croit.

Mais en haut, c'est pas si évident. À Cannes, je déjeune avec la ministre du handicap. Je me rends à ce repas plein d'espoir. Elle m'explique à quel point c'est important de rendre les marches du festival accessibles. Je lui dis que pour moi le plus important, ce serait peut-être de rendre les villes accessibles. Je comprends qu'il est plus important de communiquer que d'agir. Et plus le temps passe, plus je me rends compte que le soufflé va redescendre.

Nous sommes en 2026.

Soso fait 20 selfies dans la rue mais il ne peut pas prendre un taxi.

Stanislas fait des tournées avec son groupe de musique mais les paroles sont : « Ce qui me met en colère, c'est quand les gens se moquent de moi. »

Mayane monte sur scène à Paris La Défense Arena, mais quand elle prend le micro, elle dit : « L'inclusion, c'est maintenant. »

Pour la Fondation *Un p'tit truc en plus*, je reçois plus de « bravos ! » que de dons.

Bref. Tout ça pour vous dire que mon pote m'a demandé de faire sa préface. Il se bat depuis qu'il a 18 ans, il ne compte pas arrêter le combat. C'est le mec assis qui reste debout, le plus fort que je connaisse.

Michaël c'est : 4 médailles paralympiques, champion en double à Pékin, vainqueur des 4 tournois du Grand Chelem en fauteuil, 90 titres en double sur le circuit international, porte-drapeau de la délégation française aux Jeux paralympiques.

Il n'a besoin de personne.

Sauf pour ce combat-là.

Il a besoin de nous tous.

Artus

Prologue

Garches – juillet 2025

Le bouffon du roi.

N'est-ce pas ce que je suis finalement? Ce que je suis condamné à être? Pour toujours?

La question tourne en boucle dans ma tête, comme le ventilateur faiblard qui peine à rafraîchir mon corps perclus de douleur, sur ce lit aux draps jaunes estampillés AP-HP – Hôpitaux de Paris. Rien ne semble vraiment changer.

Avant-hier, à la veille de cette opération de la hanche qui va m'immobiliser pour deux longs mois, un taxi a refusé de me prendre gare du Nord. Un taxi Access ayant bénéficié d'une subvention publique au moment des Jeux pour se rendre accessible. Grâce à mon combat. À notre combat. Et pourtant.

Sa rampe était prétendument cassée. Je lui ai répondu que je n'en avais pas besoin. Que je pouvais me transférer

tout seul. Que j'étais autonome. Il a refusé quand même. Calmement. Sans colère. Sans gêne. Il a chargé devant moi, à ma place, une famille et ses nombreux bagages. Comme une évidence.

Comme si, un an après les Jeux de Paris, rien n'avait existé. La page était tournée. Comme si on pouvait tranquillement reprendre nos vies, en laissant de côté la minorité la plus discriminée de France. Douze millions de personnes empêchées, stigmatisées, privées de certains de leurs droits les plus fondamentaux, à commencer par celui de se déplacer librement.

Ce taxi nous a plantés là, ma rage bouillonnante et moi. Je lui ai promis une plainte, un procès. Il les aura, c'est certain. Mais rien n'enlèvera cette profonde colère, ce sentiment d'épuisement, cette idée que tout ça, tout cet engouement, cette mobilisation, ce combat que je mène depuis vingt-cinq ans, n'aura servi à rien. Ou presque.

Il y a un an, la France vibrait.

Les stades étaient pleins à craquer.

Les athlètes paralympiques étaient célébrés.

Les larmes coulaient.

Et les discours parlaient d'un héritage éternel. De regards transformés. D'une société pour tous, et par tous.

Pourtant, avant-hier, je n'ai pas pu prendre un taxi en sortant de la gare la plus fréquentée de Paris.

À l'hôpital non plus, rien n'a vraiment changé depuis mon accident, le 7 février 2000. La peinture, les linos, les néons ont juste pris vingt-cinq ans dans la vue, sans qu'un de nos dirigeants estime que la souffrance qui se tapit là et l'hyper-compétence des soignants méritent bien mieux que ces murs qui s'effritent, ces fenêtres qui ne s'ouvrent pas et ces couloirs sans lumière.

Rien n'a changé, non. À part moi.

Allongé, immobilisé pour des semaines, corseté, dépendant, je sens mes digues céder. Et une vague, monter. Pas de colère, pas de tristesse. Mais de fatigue. D'une fatigue profonde, engloutissante. De celles qui arrivent quand le corps ne compense plus ce milliard de micro-ajustements ou de maxi-frustrations que la société impose tous les jours. Parce que handicapé.

La dépendance immobile est une violence particulière. Sournoise. Insidieuse. Elle ne fait pas de bruit. Elle laisse le temps de ruminer. Et ruminer, c'est dangereux. C'est douloureux aussi.

Alors je me demande.

Si ce combat valait le coup.

Si j'avais le choix.

Si j'aurais pu faire autrement.

Si j'ai encore envie, encore le courage de le mener.

Tout ça pour quoi, au fond ?

Pour être applaudi ? Invité ? Consulté ?

Ou juste pour être toléré du moment que je souriais sur la photo ?

Ne suis-je donc que le bouffon du roi ?

Celui qui amuse, qui dérange juste ce qu'il faut.

Celui qui fait réfléchir, qu'on écoute avec intérêt.

Celui qu'on remercie, qu'on célèbre parfois.

Mais qu'on néglige quand il s'agit de passer à l'action.

Je connais ce rôle. Je l'ai accepté longtemps. Parce qu'il permettait d'avancer. Parce qu'il ouvrait des portes. Parce qu'il rendait audible une parole que personne ne voulait entendre autrement.

J'ai appris à être éloquent, drôle, mordant.

J'ai appris à ne pas trop me plaindre.

J'ai appris à performer pour rassurer.

J'ai appris à incarner une version du handicap «acceptable».

Le sport m'a aidé.

Il m'a donné une tribune.

Il m'a donné une visibilité.

Il m'a donné un pouvoir de nuisance.

Il m'a aussi piégé.

Il m'a parfois enfermé dans un récit qui ne m'appartient pas, que je rejette aujourd'hui : celui du corps qui se dépasse, du héros qui avance, de l'exception qui inspire. Un récit que la société adore, parce qu'il l'exonère de se transformer.

Tant que je jouais au tennis, tant que je souriais, tant que je montais sur scène, tout allait bien. Tant que je jouais le jeu des spotlights, tout allait bien. Les autres étaient rassurés, réconfortés face à leur peur viscérale du handicap.

Mais aujourd'hui où je suis immobile et dépendant pour quelques semaines, que reste-t-il de tout cela ? De l'admiration qu'ils avaient pour moi ?

Ce n'est pas un acte d'héroïsme de traverser ce que je traverse. C'est un combat quotidien, avec moi-même, un combat douloureux, effrayant, qui parfois me dépasse. Nu sous les draps, en manque de mes enfants et de ma femme, je n'ai rien du super-héros que les médias aiment glorifier. Je ne suis qu'un homme. Comme les autres.

La société n'est pas malveillante. Elle est paresseuse. Elle préfère l'émotion à la transformation. Elle aime regarder autour, pas s'observer elle-même.

Depuis toujours, les personnes handicapées se battent pour vivre de plein droit dans la cité. Pour être visibles. Pour exister dans l'espace public. Pour ne plus être reléguées dans l'ombre. Peut-être les Jeux de Paris 2024, comme ceux de Londres 2012 au Royaume-Uni, seront-ils un *turning point* malgré tout ? Au soir de la clôture des Jeux paralympiques de Londres le patron du comité d'organisation, Sebastian Coe, disait : « Dans ce pays, nous ne regarderons plus jamais le sport de la même manière. Et nous ne regarderons plus jamais le handicap de la même

manière. » Pourrons-nous dire la même chose de Paris, de cette France d'après Paris 2024, malgré les nombreuses déceptions qui ont suivi les Jeux ? J'ai quand même envie d'y croire.

Les yeux se sont ouverts. En partie.

Mais ouvrir les yeux n'a jamais suffi à changer les règles. Ni à créer des opportunités.

Un taxi peut encore refuser un client handicapé sans conséquence.

Un budget peut être amputé, un ministre, oublié.

Une décision prise sans nous, les principaux concernés.

Et la société va continuer de se dire plus ouverte que jamais.

C'est pour ça que j'ai décidé d'écrire ce livre.

D'en faire un plaidoyer. Mon droit d'inventaire, autant qu'un regard vers l'avenir.

Sans fard. Sans complaisance ni négativisme. À l'équilibre entre ce qu'il faut de prise de conscience et d'envie d'avancer ensemble. Avec vous.

Ce livre n'est pas le récit d'un parcours.

Ni le bilan émouvant de Jeux éblouissants de réussite.

Ni la glorification d'un combat.

Ce livre trouve sa source dans une question aussi simple qu'inconfortable qui m'a traversé tout au long de cet été 2025, sur mon lit d'hôpital, entre deux nuits sans sommeil : la société est-elle prête à arrêter de se raconter

Prologue

qu'elle est inclusive, et à faire enfin ce qu'il faut pour ne plus jamais discriminer ?

Et quand je dis la société, je vous pose aussi la question à vous. Vous qui tournez ces pages. Vous qui, chacun à votre niveau, dans la simplicité de votre quotidien ou l'étendue de vos pouvoirs économiques, politiques ou citoyens, partagez une part de la responsabilité de l'action.

Vous l'aurez compris, ce livre n'est pas un bilan.

C'est une mise en responsabilité.

Chapitre 1

L'appel des Jeux

Paris – septembre 2017

— Mon Teddy, toi qui es costaud, tu vas me porter sur ton dos !

Une phrase lancée à la volée.

Entre deux éclats de rire.

Presque une boutade.

C'est un mot jeté en l'air qui va poser l'un de mes premiers gestes militants de ces Jeux de Paris 2024. Trente-six heures à peine après la confirmation par le Comité international olympique (le fameux CIO) réuni en session ordinaire à Lima, que Paris sera la ville hôte des Jeux olympiques et paralympiques de 2024.

On est le 15 septembre 2017, sur le tarmac de l'aéroport Paris-Charles-de-Gaulle, à bord d'un Boeing 777 d'Air

France qui nous ramène du Pérou, les Jeux dans nos valises et l'euphorie vissée à nos rêves gigantesques pour la France, pour l'avenir, pour le monde entier qu'on veut secouer. Qu'on veut transformer. Qu'on veut embarquer dans une révolution, une immense fête populaire, fédératrice et différente de tout ce qui l'a précédée. Un événement qui va marquer les esprits pour toujours. Un avant. Et un après !

J'imagine que toutes les candidatures portent ce genre d'énergie en elles. Mais Paris 2024, dès les premiers jours, a dans son ADN l'envie furieuse de renverser l'ordre établi. Une envie, parfois timide encore, masquée chez certains par les codes de la fonction ou un leadership en construction, mais une envie puissante, une énergie turbulente. Une flamme effervescente qui, chez Teddy et moi, bouillonne à grosses bulles et jaillit par éruptions spontanées : des vanes, des rires, une irrésistible déferlante qui nous a propulsés animateurs de la délégation française, cette grande colo hétéroclite porteuse du projet Paris 2024, Tony Estanguet, Anne Hidalgo et Valérie Pécresse en tête. Et ils ne sont pas les derniers à nous suivre dans nos délires.

Mais voilà, après vingt-quatre heures d'une fête ininterrompue depuis le Centre des conférences de Lima jusqu'aux pistes de Roissy, treize heures à perturber le service de bord d'un vol spécial d'Air France traversant la nuit péruvienne et l'Atlantique, le moment est venu de planter sur le sol de France ce drapeau des Jeux olympiques et paralympiques, que Tony brandit déjà fièrement depuis le hublot du cockpit.

Tout le monde connaît la symbolique d'une descente de passerelle. L'ordre protocolaire, le rythme à suivre, le salut à la foule au pied de l'avion et les premiers pas sur le tapis rouge. Ce sont les photos qui restent, pas celles que l'on prend ensuite, en grande formation sur l'estrade dressée à cet effet. La photo que tout le monde veut, c'est celle du drapeau qui descend comme une reine ou un président.

Et moi, je veux en être. Je ne veux pas passer par-derrière. Utiliser la porte dérobée réservée à l'évacuation des personnes en fauteuil roulant. Je ne veux pas être effacé de la photo pour «raisons techniques».

Je ne veux pas la lumière, je veux marquer les esprits. Je veux le même traitement que les autres champions olympiques. Pas moins. Alors, je grimpe sur le dos de Teddy et Fabien Gilot brandit mon fauteuil comme un trophée.

Ils le font parce qu'on se kiffe. Parce que c'est normal.

Ça leur semble naturel de ne pas laisser un pote en arrière.

Et c'est marrant. Sur l'instant, c'est un délire. Pas un geste calculé.

Mais c'est un geste puissant. Qui signifie : «Pas sans moi, pas sans nous.»

On n'atterrit pas sur le dos de Teddy Riner par hasard.

Tout commence en février 2016, avec la vision d'un homme, le président de la Fédération française handisport,

la FFH comme nous l'appelons entre nous. Gérard Masson est un cadre du mouvement, l'un de ces vieux de la vieille qui ont traversé les temps, connu des époques où nous autres, handicapés, étions bien moins encore que des moins-que-rien. Un gardien d'un temple que j'ai trop souvent traversé en parlant fort, en renversant les habitudes, en critiquant les icônes, pour qu'on m'y voie d'un très bon œil.

Il faut dire que, dès mes premiers jours en équipe de France de tennis-fauteuil, en 2001, j'ai refusé de me contenter. Je refuse les miettes que l'on me jette et l'idée qu'il faudrait, en plus, remercier la main charitable qui les a déposées. Je refuse d'entrer dans ce rôle du handicapé respectueux, à sa place, c'est-à-dire celle où on le voit peu. Et où on ne l'entend pas. Au pied !

Je veux que les choses bougent, qu'elles changent. Je veux vivre. Vivre en grand et en plein jour. Ça fait peur et grincer quelques dents. D'autant plus que je milite, depuis bien longtemps, avec ma complice Florence Alix-Gravellier, mon cheval de Troie, pour que le tennis-fauteuil quitte la FFH et rejoigne la Fédération française de tennis. Ça non plus, ça ne plaît pas beaucoup. Dans toute révolution, il y a rarement plus conservateur que ceux qui n'ont pas intérêt au changement.

Mais en 2016, Gérard Masson, par conviction, stratégie ou pari sur l'avenir, fait une proposition qui va changer le cours de mon parcours et mon implication dans le combat pour l'intégration des personnes handicapées par le sport.

Je me souviendrai longtemps de son appel alors que je descends d'un Thalys, à Rotterdam, dans le froid et le blues d'un début février, partant en tournoi pour la dernière fois avant la naissance tant attendue de mon premier fils, Mylo. L'esprit maussade. Jusqu'à ces mots :

— Mika, j'ai bien réfléchi. C'est ma dernière année à la tête de la Fédération, je veux faire un coup. Je veux qu'on marque les esprits. Et j'aimerais que tu sois désigné porte-drapeau pour Rio.

La claque ! Je n'avais jamais imaginé être nommé porte-drapeau. Je suis légitime, au même titre que plusieurs autres très bons athlètes, mais je ne m'étais jamais projeté dans ce rôle. Je ne l'avais pas envisagé. Je suis à fond dans ma paternité à venir, dans la fin de ma carrière qui s'annonce ; alors, cet appel, cette proposition, c'est une immense surprise. Et puis, en une seconde, la fierté, l'anticipation du kiff, la responsabilité aussi m'envahissent.

Quand Emmanuelle Assmann, présidente du Comité paralympique et sportif français (CPSF), me nomme, au terme d'un parcours de sélection de plusieurs semaines, porte-drapeau de la délégation française aux Jeux paralympiques de Rio 2016, elle ne me fait pas seulement le plus grand honneur de ma carrière sportive. Elle me donne une tribune. Elle me donne une légitimité. Elle me tend le bâton de maréchal, et le devoir de mobiliser.

Je ne les remercierai jamais assez, l'un et l'autre, pour cette décision. D'autant plus que, même si je ne regrette pas

de les avoir bousculés, les anciens, ils se sont finalement avérés bien plus actifs, bien plus innovants, bien plus énergiques que les maîtres de l'eldorado que l'on visait alors : les fédérations techniques de nos disciplines respectives. Mais j'y reviendrai.

Quelques semaines plus tard, en juillet 2016, je suis donc officiellement intronisé, devant mes pairs, sur la scène de la Grande Halle de La Villette. Tout de suite, je décide de placer cette mission dans une nouvelle dimension. De sortir de la célébration de mon palmarès et des médailles gagnées à Athènes, Pékin et Londres, pour faire de ce nouveau rôle un support d'engagement pour le développement de la pratique. Pour une plus grande visibilité du mouvement paralympique dans les médias. Et pour une place plus juste des personnes handicapées dans la société française.

Quelques jours plus tard, je m'envole pour le Brésil, invité par Lacoste, l'équipementier des équipes de France, pour participer à l'inauguration du Club France. C'est la première fois que les porte-drapeaux olympique et paralympique se retrouvent côte à côte. Tandis que Teddy Riner et les quatre cents membres de sa délégation s'appêtent à défiler dans le mythique stade Maracanã, je fais, presque sans m'en rendre compte, mes premiers pas de VRP pour la candidature de Paris aux Jeux de 2024, aux côtés d'Emmanuelle Assmann, et de Tony Estanguet, Anne Hidalgo et Bernard Lapasset,

ancien président de la Fédération française de rugby et coprésident du comité de candidature.

Le président de la République François Hollande s'est lui aussi déplacé à Rio pour montrer aux membres du CIO l'importance que la candidature de Paris revêt pour la France. C'est une séquence éminemment politique orchestrée avec autant de naturel que possible.

Le président est donc accueilli par un groupe de champions : Teddy et moi, mais aussi Astrid Guyart, Ysaora Thibaut et quelques autres. Ensemble, nous partons pour une déambulation dans les allées du village.

François Hollande et moi, nous nous sommes rencontrés une première fois à Londres, pendant les Jeux de 2012, puis brièvement revus à notre retour, lors de la traditionnelle célébration des médaillés à l'Élysée. En 2016, notre relation reste pourtant très épisodique. Il est le président de la République – un président pour lequel j'ai beaucoup d'estime, notamment pour la manière dont il a traversé la période effroyable des attentats de janvier et de novembre 2015. De mon côté, je suis encore pleinement engagé dans mon parcours sportif, tout juste papa, et donc peu enclin à fréquenter les cercles institutionnels ou à perdre du temps en mondanités politiques.

Nous nous connaissons donc de loin. Il sait qui je suis. Il respecte, je crois, le champion que je suis et la liberté de ton que je revendique. Et moi, j'ai gardé de lui l'image d'un homme accessible, affable, profondément curieux. Quelqu'un qui écoute vraiment – une qualité que je

retrouverai lors de cette visite du village olympique, puis plus tard, au fil de nos rencontres.

Même sous couvert de naturel, un président de la République au village, c'est un événement. Service de sécurité omniprésent, ministres et officiels, et tous les dix pas, un sourire, un selfie, une poignée de main. Nous croisons Céline Dumercq, capitaine malheureuse de l'équipe de France de basket, sur ses béquilles. François Hollande l'embrasse, la réconforte. Il sait qui elle est, il sait ce qu'elle vit. Il a parfaitement travaillé sa séquence.

Nous filons en direction du bâtiment France où le président salue les kinés, le staff. Il serre toutes les mains qu'on lui tend. S'amuse de toutes les vanes qu'il entend. Répond parfois d'un mot fin, sans jamais lever la voix mais le sourire frisant dans son regard quand les Barjots l'entraînent sur leur terrasse avec Jacuzzi au dix-huitième étage.

Il a le temps. Il prend le temps. C'est rare pour un président. Et de fil en aiguille, nous nous retrouvons à table, au restaurant du village, cet immense hall de gare aux parfums des cuisines du monde, la cantoché des athlètes où se côtoient frites, curry, pastas et sushis. La grande cour est là, mais aussi les champions qui partent ou reviennent de leurs derniers entraînements avant le début de la compétition. Florent Manaudou, Fabien Gilot. Teddy bien sûr, à la droite du président, et moi en face de lui.

Nous bavardons à bâtons rompus comme de vieux amis. De tout, de rien. Certainement pas à cet instant-là

de politique sportive. C'est un moment de vie, un de ces temps faibles qui rythment aussi la vie des champions, que le président est venu partager avec nous. Et nous nous comportons avec lui comme s'il était l'un des nôtres. Jusqu'à lui proposer une tournée de glaces en dessert, façon Teddy, qui revient avec un plateau couvert de toutes les douceurs qu'il a pu dénicher au self.

Je profite de la rigolade pour questionner François Hollande sur la machine fixée au mur derrière lui.

— Vous savez ce que c'est, cette machine, Monsieur le Président ? lui dis-je.

— Non.

— C'est un des nombreux distributeurs de préservatifs du village.

Il rit. Il n'est pas choqué le moins du monde. Bien au contraire. Et ramène la conversation vers les Jeux paralympiques.

— Les Paralympiques ? je lui réponds avec malice. Il y en aura encore plus. Parce que vous comprenez, les athlètes paralympiques, c'est autre chose.

Il rit à nouveau. Mais derrière la légèreté, il entend le message – avec moi, il y en a toujours un : la sexualité des personnes handicapées ne doit plus être un tabou. C'est un moment anecdotique et très signifiant en même temps. François Hollande est un allié, un homme politique qui comprend que la question du handicap n'est pas seulement une case à cocher dans le cadre de grandes politiques publiques.